

# ARCHÉOLOGIE EN VAUCLUSE

JOURNAL D'INFORMATION DU SERVICE D'ARCHÉOLOGIE DU CONSEIL GÉNÉRAL DE VAUCLUSE



Conseil général de Vaucluse

# 36

JANVIER 2001



## de la redingote au virtuel



Les premiers promoteurs de l'archéologie contemporaine ont imprimé pour longtemps la forme pittoresque du savant dilettante, érudit et rêveur. Ces archéologues étaient amateurs au sens premier du terme (*amator*), car ils aimaient la discipline qu'ils pratiquaient, toujours de manière bénévole, en surcroît de leurs activités principales et souvent à leurs frais. Ainsi les précurseurs vauclusiens en la matière furent-ils aussi médecins, industriels, notaires, abbés ou professeurs. Les recherches conduites étaient l'œuvre d'élites éclairées et elles concouraient souvent à affermir la position sociale et culturelle de leurs auteurs. Le parcours personnel de ces personnages laisse pourtant transparaître une grande générosité, une profonde humanité et une vaste compétence scientifique.

De nos jours encore, l'aspect ludique et savant de l'archéologie se confond, aux yeux du public non initié, avec un regard quelque peu perplexe sur le sérieux des « amoureux des vieilles pierres » ou des « beaux-arts ». Il arrive ainsi parfois qu'une surprise se perçoive chez le visiteur d'un chantier de fouille, au spectacle de la jeunesse et de la technicité des équipes d'archéologues en action.

En effet, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, l'archéologie a connu une évolution progressive avec une phase de démocratisation, illustrée par l'appropriation associative et populaire de ce secteur du patrimoine. Il suffit de se souvenir des initiatives menées voici trente ans, dans le cadre de « Chef-d'œuvre en péril », relayées par une médiatisation naissante des restaurations et des fouilles. Aujourd'hui, la croissance accélérée de cette jeune discipline tend au professionnalisme. Cette évolution, que devrait conforter bientôt une réforme législative, est sans doute inéluctable, dans la mesure où l'exécution des fouilles requiert davantage de personnels, de mobilité et de moyens techniques. Toutefois, et c'est le point sur lequel nous souhaitons insister au terme de cette rapide évocation, l'approche professionnelle d'un domaine culturel ne doit pas être exclusive. Limiter l'exploration des sites menacés à la seule intervention d'équipes spécialisées, fussent-elles d'une compétence irréprochable, c'est courir le risque de voir s'éloigner le public concerné par ce champ de recherche. L'amateur bénévole, passionné, impliqué, reste toujours un acteur indispensable de la connaissance archéologique d'un territoire. Le cantonner dans un rôle passif, c'est le détourner de ce centre d'intérêt, et au mieux le reléguer au rang de spectateur d'une discipline confisquée ou devenue virtuelle.

Directeur de la publication :  
Jacques Bérard  
Journal expédié gratuitement  
sur simple demande  
Conseil général de Vaucluse  
Service d'Archéologie  
84909 AVIGNON cédex 9

Jacques Bérard  
Président du Conseil général  
Thierry Mariani  
Président de la Commission  
Culture et Tourisme

# CHRONIQUE

## Connaître Piolenc

Christian Devalque, acteur passionné de l'archéologie en pays d'Orange, vient de faire paraître un ouvrage exemplaire sur sa commune de prédilection, Piolenc. La conception de cette somme représente un pari et il est réussi. En effet, son propos est d'évoquer les origines du village avant l'histoire, durant les périodes précédant l'apparition des sources paléographiques médiévales. Il faut songer que seules trois villes vaucusiennes, au riche patrimoine antique, possèdent des monographies exclusivement consacrées aux époques préhistoriques et gallo-romaines (Valson, Orange et Avignon). Engager une telle recherche était donc audacieux, pour un terroir certes très riche mais où on ne peut voir aujourd'hui aucun vestige en élévation, ni aucune valorisation de site.

L'évocation imagée qu'en fait l'auteur paille cette absence, et sa documentation, riche et précise, est au service d'une méthode d'investigation rigoureuse. L'on se prend à rêver que ce livre fasse école et que d'autres communes s'enrichissent un jour prochain, d'études comparables.

DEVALQUE Christian. - *Piolenc avant Piolenc, des origines à l'an Mil.* - Piolenc : imp. Le Félibre, 2000. - 476 p. : 130 ill.

## Dépôt archéologique d'Avignon

Au printemps 2000, un nouveau dépôt archéologique, le cinquième par ordre de création, a ouvert en Vaucluse. Celui-ci était d'autant plus attendu, qu'outre sa vocation fondamentale de réserve, il permet de résorber des lieux de stockage précaires (chapelle Saint-Charles) et de regrouper des collections dispersées dans divers établissements (Palais des Papes, musées, autres dépôts régionaux). Mis à disposition par la Ville d'Avignon, et agréés par le Ministère de la Culture, ces vastes locaux comprennent également des salles de travail et des bureaux qui offrent la possibilité d'engager des études sur des mobiliers anciennement recueillis (fouilles de la Balance, de la place du Palais) et souvent inédits.

## Expositions

### Les Gaulois en Provence

Une belle exposition retraçant la période protohistorique en Provence vient de s'achever au Musée Ziem de Martigues. Cette manifestation a permis d'établir l'état de la recherche sur les périodes hellénistiques et préromaine dans notre région. Pour le Vaucluse, une synthèse des travaux récents a été dressée à Orange, Cavailhon, Venasque ou Avignon. Ceux qui ont manqué cette évocation peuvent consulter le riche ouvrage d'accompagnement publié à cette occasion et encore, faire un détour par Bibracte où l'exposition sera présentée du 31 mars au 5 novembre 2001.

CHAUSSEURIE-LAPREE Jean (dir.). - *Le Temps des Gaulois en Provence.* Marseille : Ville de Martigues-Musée Ziem, 2000. - 279 p. : nombreuses illustrations.

### Le verre antique

Une autre présentation thématique, cette fois réservée à un type de mobilier, va être organisée du 8 juin au 30 décembre 2001 au Musée d'Histoire de Marseille. L'exposition *Tout feu tout sable, mille ans de verre dans le Midi de la France* illustrera la production et la commercialisation du verre dans le sud-est de la France. Elle sera agrémentée d'un colloque ouvert du 7 au 9 juin, et consacré aux échanges de verrerie dans le monde antique.

## Agricol Groslier

A la fin de l'été, un attachant acteur de l'archéologie comadine s'en est allé. Survenant peu après le décès de son épouse, cette disparition laisse chez tous ses collègues du Groupe Archéologique de Carpentras, au sein duquel il œuvrait activement, un vide immense. Agricol Groslier n'était pas à proprement parler un historien, même s'il écrivit quelques articles dans un domaine qui lui était cher, la numismatique. Il ne publiait pas d'ouvrages généraux et s'abstenait de tenir des communications savantes. Toutefois, exploitant viticole à Gignondas, il possédait une profonde connaissance du terroir et des sites archéologiques vaucusiens. D'innombrables prospections dans le bassin de Carpentras, sur les oppida de Malaucène où les sites de Venasque, avalent forgé son expérience et sa culture archéologiques qui étaient considérables. Il sut transmettre ce savoir, et nous lui devons la localisation de nombreux sites inédits et le signalement de découvertes fortuites dont, en dernier lieu, la remarquable inscription dédiée à Mercure, exhumée à Carpentras. Nous nous associons à la peine de sa famille et de tous ses proches, et nous vellerons à ce que son travail soit reconnu à sa juste valeur.

En couverture, chantiers de fouilles, l'ancien et le nouveau ; Fouilles d'Alésia. Archives iconographiques du Palais du Roure.

En vignette : Gordes, oratoire

## Piolenc

### Rocalibert

Un projet de construction de maison individuelle est à l'origine de la découverte d'un gisement préhistorique dont l'étendue reste indéterminée. Signalé par Christian Devalque, le gisement de plein air de Rocalibert est situé à un peu plus d'un kilomètre au sud-est du village, au pied d'un massif calcaire (collines de Cargaule) d'âge secondaire (Coniacien) qui s'étire d'est en ouest et dont l'altitude n'excède pas 120 mètres. Ces collines sont connues pour avoir livré anciennement plusieurs sites très riches en mobilier, se rattachant au Néolithique supérieur Chasséen (4700-3500 av. J.-C.) : les Roches ou les Rochers, à l'ouest, station implantée au sommet d'une barre rocheuse, et les Combes à l'est pour ne citer que les plus importants.

Les observations stratigraphiques effectuées dans un sondage limité en superficie (2m<sup>2</sup>) confirment la présence d'un niveau préhistorique matérialisé par un très abondant mobilier lithique, céramique et osseux que les études préliminaires rattachent chronologiquement à la phase récente du Chasséen (4200-3800 av. J.-C.).

Le matériel lithique, particulièrement abondant (65 nucléus, 250 éclats et 170 lamelles débitées par pression) est en quasi totalité taillé dans du silex blond bédoulien dont les gîtes sont très proches. Le traitement thermique concerne les trois quarts de l'industrie. Les premiers tris technologiques montrent que le silex blond, apporté sur le site sous forme, soit de blocs dégrossis, soit d'éclats, a été taillé sur place. Deux chaînes opératoires de débitage de lamelles par pression sont identifiées, suivant l'intervention, ou non, de la chauffe. Il faut ajouter à cela, des lames non chauffées, d'un module supérieur qui pourraient correspondre à celles déjà connues qui circulent sous forme de produits finis.

La série céramique comprend une cinquantaine de formes répertoriées. La qualité de cette céramique est remarquable (densité des pâtes, régularité des parois et des bords, surfaces brillantes). Elle se caractérise par une nette prédominance des vases à fond rond et paroi dégagée (écuelle à cran, coupes à carène adoucie et fond aplati, vase de type Lagozza). Les moyens de préhension sont très variés : boutons perforés parfois couplés sur les ruptures de pentes, mamelons et boutons sur les pots et jarres, cordons, bandeaux et barrettes multiforés sur les formes globuleuses.

## Piolenc

### La Mornasse

Au sud du village de Piolenc, le massif boisé qui couvre les sommets de la Cargaule et du Crépon nord se développe d'ouest en est, dominant de près de 60 m la plaine de l'Aigue. L'extrémité est du massif se prolonge par un micro-relief jusqu'au quartier de la Martine sur la commune d'Orange.

Des travaux agricoles, ayant pour objet le déboisement de ce petit relief, sur une grande parcelle du quartier de la Mornasse ont donné lieu à la découverte de constructions antiques très dérasées. Une intervention archéologique de courte durée a permis de préciser la nature des vestiges, leur étendue et leur intérêt.

Le site est extrêmement détruit mais les ramassages de surface attestent néanmoins la présence d'un habitat, lié à une exploitation agricole, datable des deux premiers siècles de notre ère. Les vestiges bâtis, encore en place, se limitaient à un mur de clôture et un pressoir.

Le mur de clôture, élevé sur une petite arête rocheuse, formait sans doute la limite ouest des constructions et s'interrompait au sud, sur ce qui était probablement une rampe d'accès à une cour et aux bâtiments. De facture fruste, sans utilisation de liant de mortier ni de moellons équarris, son parement extérieur présentait toutefois une série de contreforts.

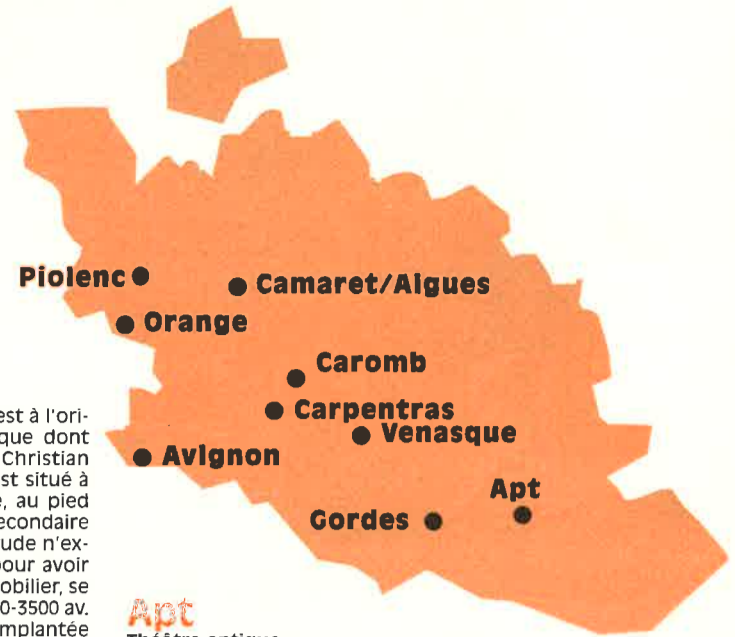
Le pressoir, déjà très dérasé, a été considérablement abimé par les travaux agricoles récents. Son dégagement a néanmoins permis de mettre en évidence trois pièces distinctes, correspondant respectivement à la salle de manœuvre des presses, à l'aire de pressurage proprement dite, et aux cuves. Le mauvais état de conservation des vestiges nuit à la détermination du type de pressoir et du type de production : huile ou vin.

Il est cependant possible de préciser qu'il s'agit d'un pressoir double, équipé de deux arbres (ou prela), de deux machineries pour abaisser l'arbre (vis ou treuil), et de deux cuves. L'aire de pressurage a perdu son revêtement de sol sans doute constitué d'un pavement de briquettes disposées en *opus spicatum* sur dalle de béton, d'après les ramassages de surface effectués aux environs. Elle conserve toutefois un impressionnant radier composé d'un dispositif associant un hérisson de pierres et une couche d'argile compacte. La salle de manœuvre des presses se singularise par la présence de quatre puissants massifs maçonnés couronnés chacun d'un dé de pierre (arraché par les labours mais repositionnable) qui devait supporter les machineries. Le sol de la pièce est marqué par d'autres aménagements tels que foyer, trous de poteaux, écoulement, inhérents au travail qui s'y effectuait.

Cet ensemble de structures, même très dégradé, est de grand intérêt car les pressoirs antiques clairement identifiés et fouillés dans la région demeurent rares.



Apt, théâtre antique, vue intérieure du parascœnium oriental



## Apt

### Théâtre antique

Dans le cadre d'une campagne de prospection de caves du centre ville d'Apt, le Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse oriente particulièrement ses recherches sur les vestiges du théâtre antique. Ceux-ci, largement repérés et inventoriés par M. Guy Barruol en 1966 et 1967, sont localisés dans plusieurs caves du quartier nord de la cathédrale Sainte-Anne. L'édifice du théâtre dont il ne subsiste aujourd'hui aucun vestige apparent hors sol, a fait l'objet d'une destruction massive lors de la démolition en 1870 de l'hôtel d'Autric de Vintimille, sur les ruines duquel ont été bâties les archives municipales, et le percement de la place Carnot. Seules quelques photos d'époque témoignent de l'importance des vestiges alors mis au jour.

Le sous-sol en revanche, livre encore des vestiges significatifs nécessairement dispersés du fait de leur distribution dans plusieurs caves particulières, mais dont la restitution graphique permet cependant une lecture globale du monument. Pour l'heure, trois ensembles ont fait l'objet de relevés topographiques précis. Les caves du musée archéologique, ancienne maison curiale, situées rue de l'amphithéâtre, ont conservé d'importants vestiges de la cavea. Dans l'une, cinq rangées de gradins circulaires font face au dallage de l'*orchestra* ouvert sur un large égout semi-circulaire qui se jetait dans un grand collecteur est-ouest repéré par Guy Barruol dans une cave voisine (cave Bayle).

Dans l'autre, deux puissants massifs inégalement conservés supportaient les gradins de la cavea sous lesquels se développait une large galerie circulaire voûtée (ambulacre) parfaitement lisible au niveau du ressaut de fondation.

Les caves dites de la Société Générale jouxtent celles du musée à l'ouest. L'une recèle trois fragments de gradins de la cavea, modestes mais parfaitement coordonnés à ceux du musée voisin et l'autre conserve peut-être le plan d'une galerie rayonnante à l'intérieur de laquelle s'inscrit l'espace de la cave moderne. Le profil de la cavea est bien lisible sur les parois de celle-ci et le mur périmétral nord, bandé par un arc aujourd'hui obturé, pourrait ouvrir sur la galerie circulaire de l'ambulacre, graphiquement restituable au revers du mur de remplissage.

Les caves du n°33 de la rue Sainte-Delphine offrent, quant à elles, les vestiges les plus spectaculaires. Elles se développent selon deux directions orthogonales nord-sud et est-ouest sur 11 m environ pour chacune. Dans la première se lisent des éléments bien conservés du *parascœnium* oriental du théâtre : deux puissants murs en grand appareil probablement séparés par une large porte en plein cintre (comme au théâtre d'Orange par exemple), ouvrant sur le *cardo*, actuelle rue Sainte-Delphine.

L'élément nord composé de cinq assises de blocs à bossage repose sur un massif de fondation, de facture moins soignée, haut de quatre assises visibles. Ce mur est réaménagé, à une époque indéterminée, dans sa partie médiane : creusement d'un escalier logé dans son épaisseur puis tardivement comblé et dont la fonction, à ce jour, n'est pas élucidée.

L'élément sud appartient au massif d'angle entre le *parascœnium* oriental et le mur de façade du théâtre. Six assises en grand appareil sont visibles au-dessus d'un massif de fondation, plus bas et plus large que celui du mur nord, probablement pour absorber les poussées plus importantes du monument. Ce mur a subi plusieurs réaménagements : démaigrissement de 45 cm environ par rapport au parement du mur nord et élargissement de l'espace avec celui-ci, ce qui ne permet pas de restituer la largeur exacte de la porte de communication avec le *cardo*.

Le mur périmétral sud de la seconde cave voit donc le développement du parement interne du mur de façade du théâtre. On y lit d'est en ouest trois massifs : le massif d'angle précédemment décrit puis deux massifs distincts séparés les uns des autres par des intervalles égaux d'environ 1 m 90. Ces espaces correspondent à des portes obturées tardivement par des remplois antiques et s'inscrivent entre deux piédroits puissants composés de quatre assises de blocs en grand appareil reposant sur un massif de fondation comparable à celui du mur nord du *parascœnium* oriental. Ces trois massifs ont été notablement remaniés, au moins dans leur élévation au cours de la construction de la cave.

Au rez-de-chaussée de l'immeuble se lisent ponctuellement sept nouvelles assises en grand appareil et quatre claveaux puissant appartenant à une baie, ou un arc de décharge, axé sur la porte la plus proche de l'angle interne de l'édifice. Ainsi entre les assises les plus basses et les assises les plus hautes voit-on le monument s'élever sur près de 10 mètres !

L'édifice implanté dos au Calavon et ouvrant vers la ville antique qui se développe vers le sud, pouvait avoir un diamètre de 90 m environ. Mais dans l'état actuel de nos connaissances, rien ne nous renseigne, ni sur l'organisation interne du monument (nombre de gradins, nombre et orientation des escaliers d'accès, localisation du mur de scène) ni sur sa date de construction précoce (traditionnellement donnée pour le tout début du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère). La poursuite de ce programme de prospection peut permettre d'enrichir des données encore très fragmentaires.





Camaret sur Aigues, conduite de l'aqueduc antique

## Camaret sur Aigues

### Quartier du Renard

Au mois de mars 2000, des sondages archéologiques ont été réalisés par Hélène Talon, dans le cadre d'un mémoire de l'EHESS consacré à l'aqueduc d'Orange, au quartier du Renard, sur la commune de Camaret sur Aigues. Cette opération a bénéficié de la collaboration conjointe du Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse, de l'IRAA - CNRS d'Aix-en-Provence et du Dépôt archéologique d'Orange.

Sur la base des renseignements fournis par M. Escolano ingénieur de la DDE et grâce à l'autorisation accordée par le propriétaire du terrain, M. Rayne, ces sondages ont permis de retrouver la canalisation déglacée en 1960 sur la base aérienne d'Orange et de compléter les informations publiées en 1962 dans le tome XX de la revue *Callia*.

La canalisation de direction est-ouest (vers Orange), dont l'extrémité orientale se situait à 1 m 20 de profondeur (mesure prise au fond du canal) et 57 m 06 d'altitude, a été mise au jour sur 35 m environ.

Elle est composée de blocs de pierre jaune du type de Sérignan, en forme de U, aux extrémités biseautées ou taillées en feuillure femelle. Ces éléments étant probablement placés auprès du collecteur dans lequel se déversait l'eau apportée par l'ouvrage couvert de dalles jointives.

La conduite traversant un terrain marécageux n'a subi aucun traitement d'étanchéité, ni par colmatage des joints, ni au niveau des dalles de couverture semble-t-il. Ce fait laisse présumer que l'on se trouve en amont du collecteur à partir duquel devait se développer l'aqueduc imperméable à toute infiltration susceptible de détériorer la qualité de l'eau transportée au sein de la ville antique *Arausio*.

La céramique recueillie dans le remblai situé au-dessus de la canalisation et à proximité d'une dalle de couverture intacte, comprend surtout des sigillées sud-gauloises. Sa datation est comprise entre les années 30 et 150 ap. J.-C.

La zone semble avoir été peu remaniée et s'accorde aux descriptions faites sur les documents relatifs à la fouille de 1960. Le remblai correspondrait bien alors à celui utilisé dans l'Antiquité et attesté sur au moins 35 m. La présence dans un remblai de canalisation d'un abondant matériel et de pierres taillées pourrait s'expliquer par la destruction d'une habitation proche de l'ouvrage. Si cette hypothèse se révélait exacte, la construction du canal serait estimée aux alentours de 150 ap. J.-C.

L'existence d'un fossé d'irrigation aux abords de la canalisation peut être la cause de sa détérioration au quartier du Renard. Cette destruction ne permet pas d'apprécier la direction suivie par la conduite. De même, nous ignorons sur quelle source était pratiqué le captage. La source de Saint-Tronquet, dont la Meyne est issue, semble une hypothèse plausible en raison de sa proximité (3 km à vol d'oiseau du quartier du Renard) et de son débit qui est de nos jours de 32 L/s.

Ces données complètent celles obtenues en 1999 par la redécouverte du radier au sommet de la portion du mur de Guillaume le Taciturne, situé chemin des vieux remparts d'Orange.

Le fond du canal, très dégradé mais conservé sur environ 18 m, présente sur une petite portion revêtue d'un béton hydraulique avec ébauche de solin. Ses dimensions sont de 75 cm de large avec 7 cm 5 d'épaisseur pour le revêtement et 8 cm pour le radier. L'altitude du fond du *specus* établie à 47 m 20, est en concordance avec celle de 46 m 50 obtenue pour l'endroit supposé du passage du tuyau de plomb, en façade du mur de Pontillac.

Les connaissances actuelles sur le tracé de l'aqueduc d'Orange suggèrent qu'il prenait ses eaux en aval du quartier du Renard, peut-être à la source de Saint-Tronquet et les menait jusqu'au collecteur situé au niveau de la base aérienne de Caritat. Malgré l'absence de traces concrètes, on peut penser, d'après l'étude des courbes de niveau, que l'aqueduc se dirigeait de ce point, en droite ligne vers le mur de Guillaume le Taciturne. La récupération du parement met à nu le cœur de la maçonnerie en *opus caementicium*, sauf aux abords de l'arc de triomphe, où les assises originelles, en *opus vitatum*, sont conservées. Au-delà, l'absence de mur et l'existence de tuyaux en plomb au pont de Langes et au mur de Pontillac, laissent supposer un *castellum* en aval, un siphon permettant de passer la Meyne.

## Orange

### Rue Madeleine Roch

Des travaux d'aménagement du réseau public d'assainissement ont motivé le creusement d'une vaste tranchée au croisement des rues Madeleine Roch et Pontillac, au centre ville d'Orange, révélant une portion du dallage antique du *forum*. Une intervention archéologique extrêmement rapide a permis d'effectuer un relevé planimétrique et altimétrique du dallage et des parois de la tranchée.

La portion de dallage mise au jour est constituée de dalles rectangulaires de calcaire froid placées dans le sens nord-sud. Elles sont en tout point comparables aux dalles du *forum* repérées dans la cave du Musée d'Orange, ou au nord de l'hémicycle. D'après les travaux de recherches conduits actuellement par les chercheurs de l'IRAA - CNRS (Institut de Recherche sur l'Architecture Antique), ce dallage correspondrait à une réfection du sol du *forum*. Au nord de l'hémicycle et à un niveau inférieur, un pavement plus ancien, qui diffère par le matériau employé et l'agencement du calepinage, a été dégagé.

La portion de dallage mise au jour dans la tranchée se caractérise par une réparation, sans doute très tardive et de facture grossière. Une lacune a été comblée par des blocs de remploi en calcaire molasique jaune-orangé, de forme trapézoïdale et de plus grande épaisseur. La réparation en surépaisseur présente une usure importante



Caromb, bas relief



due à la fragilité du matériau. Les parois de la tranchée révèlent une phase d'abandon prolongé du site et une très importante sédimentation, sans doute due à la situation de cette partie du *forum* en pied de colline Saint-Eutrope.

La réalisation du réseau d'assainissement n'a pas empêché la conservation des dalles en place. Cette découverte vient compléter les rares informations dont on dispose aujourd'hui sur le *forum* de la ville antique, dont le mur des Arceaux Pontillac devait signaler la limite occidentale et le mur fontaine de l'hémicycle la limite sud, mais dont les limites est et nord demeurent inconnues.

## Caromb

### Quartier Ribeirette

Dans le cadre de vérifications et de surveillance entamées en collaboration avec le Groupe Archéologique de Carpentras, sur des gisements antiques anciennement signalés, le réexamen d'un site a abouti à l'identification d'un édifice monumental, quartier de Ribeirette, commune de Caromb. Trois sites distincts occupent les champs : le premier de grande étendue (2300 m<sup>2</sup>) correspond à un habitat actif entre le I<sup>er</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Les deux autres points d'épandages distincts, situés à une centaine de mètres à l'est, sur les versants d'une colline, semblent appartenir, d'une part à une nécropole domaniale gallo-romaine (verrière et sigillée pour l'essentiel) et, d'autre part à un cimetière plus tardif (inhumations sous tuiles). Mais, c'est surtout la présence de grands blocs de taille, remployés par dizaines dans les terrasses des cultures riveraines, qui attire l'attention. Ces éléments antiques qui présentent des faces lisses, sont de dimensions disproportionnées et en quantité insolite au regard des matériaux habituellement mis en œuvre dans ce type d'habitat. La découverte, dans un amas de blocs d'épierrement, d'un important fragment décoré incite à songer à un édifice démantelé. Il s'agit d'un parpaing de frise centrale, orné d'un trophée comprenant trois haches bipennes et un glaive (peut-être un étendard ?), sculpté en fort relief et souligné d'incisions. Site de plaine, au débouché d'un vallon, permettant l'accès au nord vers Malaucène (où un important *oppidum* est attesté quartier du Clairier), le quartier de Ribeirette se place aux limites des territoires des cités de Carpentras et de Vaison.

## Gordes

### Oratoire

Nous devons à Jean-Marc Azorin, infatigable chercheur et historien de Cabrières d'Avignon, le signalement d'une sculpture antique qui paraît inédite. Étonnamment, l'œuvre est exposée aux regards depuis des siècles, mais, en raison même du caractère évident de sa position, semble ne pas avoir été connue des spécialistes. Le bloc est en effet encasté dans la niche d'un oratoire, érigé à un carrefour de chemins sur le col de Gordes, et constitue l'ornement principal de l'édicule. Il s'agit d'un bas-relief remployé, retaillé, issu d'une paroi de sarcophage, ou, plus probablement du panneau central d'un autel votif. Il figure deux divinités : on reconnaît à droite Mercure tenant la caducée et à gauche une divinité moins caractéristique, Mars ou Sylvain.

## Venasque

### Propriété Salignon

Les recherches entamées par l'Association des Amis de Venasque, en collaboration avec le Groupe Archéologique de Carpentras, sur l'habitat gallo-romain de Salignon, se sont poursuivies durant l'été dernier. Le site s'étend en contrebas du village, à faible distance de la chapelle Saint-Siffrein où, voici deux ans, des fouilles avaient révélé la présence d'aménagements en terrasses antiques et l'existence d'un cimetière paléochrétien et médiéval. Les derniers dégagements ont mis au jour les murs maçonnés d'une construction soignée, aux sols de terre battue, dont la vocation agricole n'est pas totalement assurée car peu de vases de stockage ont été recueillis (amphores, *dolia*), et aucun aménagement spécifique n'a été reconnu. En revanche, on note la présence d'une base de colonne de marbre d'une grande finesse, et de supports de bancs ou de table (?) à décor mouluré. La suite des interventions permettra de préciser la fonction d'un site qui semble essentiellement occupé à la fin du I<sup>er</sup> siècle après J.-C.



Venasque, blocs antiques moulurés, bases de banc (?)

## Carpentras

### Rue de la Vieille Monnaie

Dans le cadre d'un projet d'aménagement urbain, concernant douze petites parcelles du centre ancien de Carpentras, en bordure des rues de la Vieille Monnaie et des Tanneurs, des sondages d'évaluation ont été exécutés durant le mois de novembre 1999. L'espace exploré est situé au cœur de la ville médiévale, à proximité de la Juiverie et à une centaine de mètres au nord de l'Hôtel de Ville. Comme l'évoque le nom des rues riveraines, le quartier était peuplé au XIV<sup>e</sup> siècle, d'artisans tanneurs, et accueillait l'atelier monétaire pontifical des États du Comtat. Il se situe également dans la zone d'extension présumée de la ville antique, à 150 m de l'arc triomphal.

Malgré cet environnement, les sondages n'ont donné lieu qu'à des résultats fort modestes. En effet, le sol géologique est rapidement apparu, à une profondeur comprise entre 0 m 20 et 0 m 60 sous la surface actuelle (gravier induré de la haute terrasse de l'Auzon). L'épaisseur du comblement superficiel anthropique, directement sous les radiers des maisons récentes, était constitué d'une terre humifère grise correspondant à une mise en culture de l'espace. Les éléments mobiliers hétérogènes comptent de rares fragments gallo-romains résiduels (Dressel 20, claire D, commune grise), mêlés aux tessons médiévaux (vernissée réfractaire) et aux poteries modernes. Ces débris montrent que l'essentiel du bâti récemment détruit n'avait pas été mis en place avant la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. À l'exception d'une fosse hémisphérique, sans éléments de datation significatifs, aucune trace en creux n'a été reconnue dans l'emprise des douze sondages réalisés. Les cuves de tannage et les réseaux hydrauliques correspondants, ne paraissent donc pas conservés. Cette évaluation confirme donc le diagnostic établi en 1997 sur une parcelle confrontant à l'ouest ce site qui ne conservait aucune trace d'occupation antique.

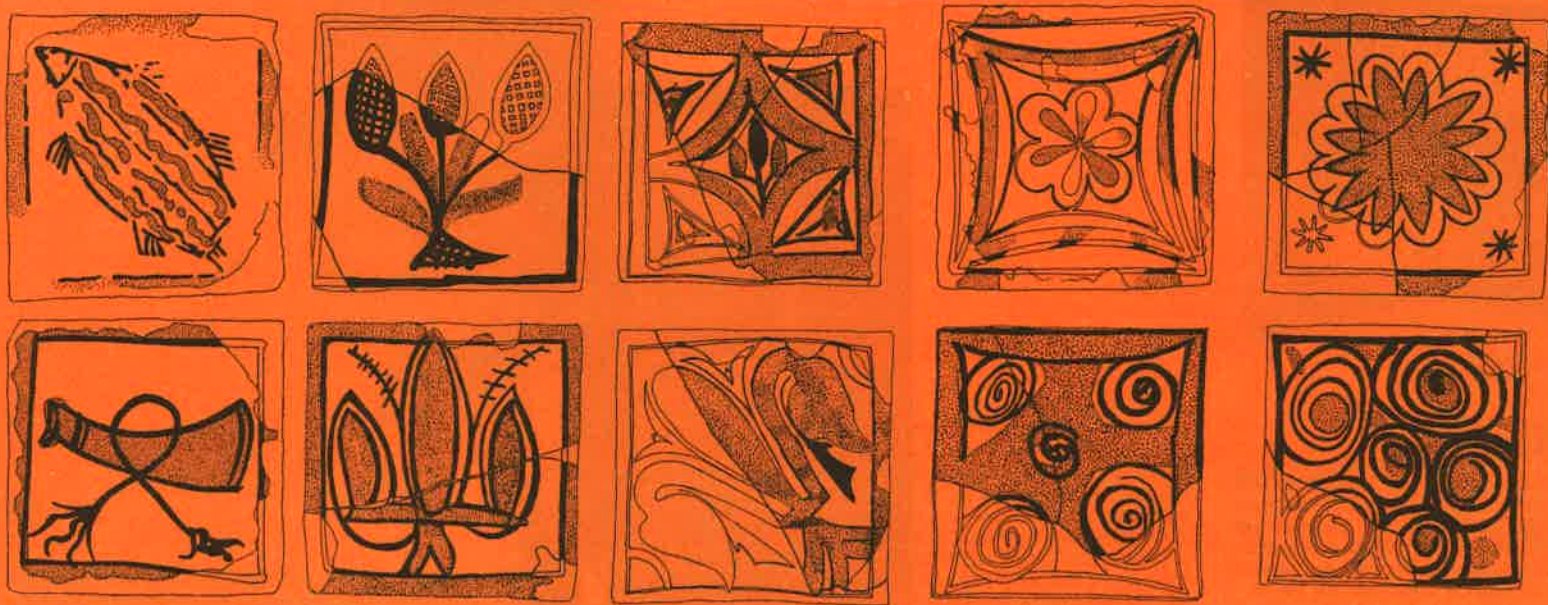
La surface géologique ne paraissant pas avoir été arasée depuis le Moyen Âge, par l'érosion ou par un déblaiement concerté, l'absence de niveau de destruction antique, de traces en creux ou de maçonneries en fondation, font douter de la réalité de l'extension de la ville gallo-romaine dans cette zone. Cette hypothèse, qui mérite cependant confirmation, réduit considérablement la superficie occupée par l'agglomération antique, bornée dans les autres directions par des découvertes funéraires, et soustrait au nord près du tiers d'une assiette urbaine, déjà limitée à un total de moins de 15 hectares.

Faisant suite à ces sondages, une surveillance de travaux de construction a été opérée en juin et juillet 2000. Les constatations établies lors des terrassements confirment le diagnostic préalable : la terrasse géologique est enfouie à moins de 0 m 40 de profondeur et ne conserve aucune trace d'occupation gallo-romaine. Un puits et deux fosses non datées paraissent relever d'aménagements du haut Moyen Âge (aucun mobilier hormis des petites et lourdes *tegulae* peu fragmentées). Nous devons signaler la découverte d'une statuette en emploi dans les maçonneries des immeubles modernes.

La sculpture est mutilée (manquent la tête et le bras droit) et paraît être restée inachevée (traces d'outils de taille non lissés). Elle est exécutée dans un calcaire oligocène, appelé « pierre de Pernes ». Elle représente une Fortune drapée, appuyée sur un autel (le bras manquant portait sans doute une patère), à la base duquel se discerne une ancre. Le bras gauche replié, enserré une corne d'abondance d'où s'échappent des fruits. La composition est très classique et s'inspire d'un modèle largement diffusé à l'époque flavienne, selon les signes monétaires. Cette œuvre mineure peut-être attribuée à la fin du I<sup>er</sup> siècle ou à la première moitié du II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Le musée de Carpentras possède une autre statue très similaire qui pourrait suggérer, la nature de la pierre utilisée renforce cette hypothèse, la présence d'un atelier local.

Gordes, oratoire et détail

Carpentras, rue de la Monnaie, statuette de Fortune



Avignon, Palais des Papes,  
dessin de carreaux de pavement  
découverts sur l'escalier

## Avignon

Cours Jean Jaures

Un diagnostic archéologique a été effectué en juin 2000, dans le cadre d'un projet de parc de stationnement public, au bas de la rue de la République, dans les contre-allées de cette percée moderne et à l'intérieur de la Cité administrative. Cet espace s'étend hors de l'emprise de l'agglomération antique, près du tracé supposé de la voie d'Agrippa, marquant l'entrée sud de la ville. Il se place au cœur d'un très dense tissu de découvertes anciennes de nature funéraire (tombe à incinération, épitaphes, éléments architectoniques et statuaire de mausolées) présageant l'extension d'une vaste nécropole sous la zone concernée. Toutefois, et malgré la multiplication des sondages de grande superficie, les résultats obtenus s'avèrent très modestes. Le niveau de sol antique, enfoui sous des alluvions fluviales stériles à 4 m 50 de profondeur, a été systématiquement atteint. Il est parfaitement conservé et sa nature ne soulève aucun doute : il s'agit d'une surface de mise en culture, marquée par des épandages de débris roulés (tessons émoussés, géoliffractés, de datation augustéenne pour l'essentiel). Une fosse, partiellement vidée, se prolongeant dans la nappe phréatique et conservant des traces ligneuses et un trou de poteau (tuteur de plantation) sont les seuls aménagements antiques reconnus, dans un espace de 900 m<sup>2</sup>. Pratiquement négative, cette opération mérite toutefois d'être signalée car elle contredit la restitution jusqu'alors proposée d'une vaste nécropole à cet emplacement. La répartition des aires funéraires bordant la voie principale paraît ne pas être homogène et continue, elle peut comprendre des terrains inoccupés, intercalés ou placés en retrait par rapport au front des concessions. L'importance du projet d'aménagement a cependant motivé la prescription d'un dégagement exhaustif du niveau de sol antique, (pour permettre une reconnaissance d'éventuelles traces agraires et la réalisation d'analyses sédimentologiques liées aux études en cours sur le risque fluvial). De plus, la présence de structures funéraires très localisées ou regroupées ne peut-être catégoriquement exclue.

## Avignon

Rocher des Doms

En début d'année 2000, le projet de reconstruction d'une buvette sur le Rocher des Doms a entraîné l'exécution de sondages d'évaluation archéologique sur l'emprise des futurs bâtiments. L'opération a permis d'entrevoir le sous-sol d'un espace majeur pour l'étude des origines d'Avignon, et où aucune intervention n'avait pu être conduite depuis quarante ans. Les résultats obtenus dépassent largement les limites des excavations pratiquées, et permet d'étendre à l'ensemble du site l'aperçu d'un potentiel archéologique remarquable. La zone explorée s'étend en effet au sommet du relief calcaire, dominant le Rhône, considéré comme le berceau originel de l'agglomération. Les observations recueillies en 1961-1962, lors de l'aménagement de la terrasse orientale du rocher, pouvaient laisser entendre que le site était très érodé, et que seuls subsistaient quelques lambeaux et des épandages de mobilier bouleversé (l'un de ces dépôts remaniés avait livré à l'époque une remarquable stèle anthropomorphe néolithique). Les dernières recherches nuancent cette appréciation et montrent qu'une importante sédimentation subsiste au sommet du rocher.

Sous un mètre d'épaisseur moyenne de remblais, rapportés lors de la création du jardin public, le sol des XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles est apparu. Les comblements superficiels de terre végétale contenaient de nombreux éléments préhistoriques (silex, poteries néolithiques) et antiques (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles de notre ère pour l'essentiel). Il s'agit assurément de couches bouleversées, étalées ou transférées à l'intérieur même du site du rocher et non de remblais de limons prélevés sur les berges du Rhône ou dans les fossés, comme le rapporte une solide tradition locale. Sur le sol de circulation antérieur au jardin, des blocs épars de destruction avaient

été rejetés. Certains possédant une taille médiévale et montrant un contour circulaire appartenaient à l'un des trois moulins à vent attestés depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, ou aux élévations des différentes constructions (chapelle Sainte-Anne, fort Saint-Martin, ermitage) qui occupaient le plateau à l'époque pontificale.

Le sol moderne se superposait aux niveaux médiévaux, selon une mince stratigraphie écrasée de recharges successives (poches de graviers damés, brasiers), témoignant d'une utilisation ouverte de l'espace, au cœur d'une zone de passage et de circulation. Un petit ensemble de céramiques (coupes tronconiques à décor vert et brun, poteries glaçurées de l'Uzège à couverte vive), recueilli à la base de cette séquence, appartient au premier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle et paraît indiquer une dévolution identique de l'espace durant cinq siècles. Sous ces recharges de place ou de voie, une épaisse série de dépôts meubles cendreaux correspond à des habitats, avec une succession de sols de terre battue et des murs d'argile ou de colombage. Le mobilier rare et fragmenté n'est pas antérieur au VI<sup>e</sup> siècle et ne s'étend pas au-delà du X<sup>e</sup> siècle. Il compte quelques fragments de céramiques réductrices, une faune abondante, et un grand nombre d'éléments résiduels de la fin de l'Antiquité (sig. claire D, vases en chrolitoschiste, DSP). Ces dépôts domestiques assurent la présence d'habitats densément répartis au sein de cette zone durant le haut Moyen Âge.

A 1,8 m de profondeur et dans deux sondages espacés, le sol d'une construction antique a été atteint. Il s'agit d'un béton blanc lissé et décoré de cabochons carrés de schiste noir disposés en quinconce. Une troisième excavation pratiquée à l'ouest a montré un surcreusement médiéval de la zone. Le décaissement affecte des remblais situés à 2 m 50 de profondeur. Ces niveaux riches en éclats de dérochement, ont livré de rares céramiques pré-augustéennes (modèles des Alpilles, sig. italique Ritt. 5). Bien qu'aucune liaison stratigraphique continue n'ait été établie avec le béton, il paraît évident qu'en niveau relatif ces remblais sont antérieurs à celui-ci. Le pavement très usé par les occupations médiévales (traces de frottement, foyers), procède d'une mise en œuvre monumentale (épaisseur du *nucleus* de mortier : 0 m 35 ; hérisson d'assise : 0 m 30) qui rend très probable son appartenance à un monument public. Il a été reconnu sur une longueur minimale de 13 m et semble relever d'une galerie dirigée du nord au sud. Il est tentant de restituer un portique, d'une largeur d'environ 4 m 45, établi sur la bordure orientale du plateau, ouvert à l'ouest vers le centre de l'espace et s'inscrivant dans une aire (cour ou jardin) enclose (quadriportique). Différentes relations anciennes rapportent l'existence plus au nord, sous le fort Saint-Martin, de substructions en grand appareil, et même d'élévations remployées dans la chapelle du *castrum*. Le plan général de l'aménagement antique pourrait donc comprendre un bâtiment principal au nord, au point le plus élevé du Rocher et à l'emplacement du futur château, ouvert au sud sur une cour à portique.

Par ailleurs, les forages géotechniques réalisés dans le cadre du projet immobilier ont montré que le rocher, couvert de couches meubles hétérogènes, était situé entre 4 m 50 et 4 m 75 de profondeur. Prés de deux mètres de couches anthropiques subsistent donc sous le pavement antique. L'aménagement prévu ayant été modifié et les sous-sols supprimés, l'ensemble des niveaux et des sols atteints a été recouvert et se trouve conservé enfoui.

## Avignon

Palais des Papes

Différentes interventions conduites dans le Palais des Papes, lors de travaux de remise en état de pièces annexes et surtout dans le cadre de l'installation de l'exposition «La Beauté», ont entraîné la mise à nu de maçonneries médiévales et l'exécution d'excavations ponctuelles. Il faut souligner, et la liste des observations archéologiques qui a pu être dressée durant l'année 2000 l'atteste pleinement, combien les utilisations imposées dans ce monument (expositions, spectacles, aménagement des visites) l'expose à des transformations, voire à des mutilations qui sont parfois difficiles à prévenir ou à contrôler. Une dizaine de points d'interventions connus ont donné lieu, au fur et à mesure de leur exécution, à une surveillance assurée par les archéologues départementaux parfois dans l'urgence absolue. La plupart concerne des points de détail (relevé de parement, liaison de maçonneries, nature d'enduits) qui ne peuvent être ici décrits, mais qui présentent un réel intérêt pour la compréhension globale de l'édifice. Trois opérations méritent toutefois d'être détaillées.

### Tour des Cuisines

En juin 2000, la mise en place d'un réseau d'adduction d'eau et la réalisation d'un regard de répartition ont entraîné un terrassement profond au pied de la tour de l'escalier des Cuisines. La tourelle de distribution, plaquée contre la tour des Cuisines a été

bâtie sous Clément VI (vers 1342-1345). Elle se fonde à sa base au niveau des jardins orientaux du Palais, à leur extrémité nord. Cet emplacement avait fait l'objet, en 1994, d'une expertise archéologique, et était réputé sensible. L'affouillement a mis au jour les fondations de la tourelle et le seuil originel de sa porte d'entrée. Ces fondations soignées, en pierre de taille reposent sur un arc de décharge qui préserve le passage d'un fort égout préexistant. Le collecteur, aux murs latéraux maçonnés, couvert de dalles, emprunte un tracé oblique et évacue les eaux de la partie ancienne du Palais, érigée sous Benoît XII (1334-1342). Il est donc vraisemblable que la conduite, en charge lors de la construction des cuisines, a été conservée lors de la réfection. Une arrivée secondaire, constituée de rigoles de pierre monolithes aboutées a été entr'aperçue. Elle correspond au dispositif médiéval d'évacuation des eaux de ruissellement du jardin d'agrément qui avait été reconnu en 1994 dans la même zone. Les terres excavées n'ont pas donné lieu à des découvertes mobilières (exceptés quelques carreaux de pavement du XIV<sup>e</sup> siècle) et la stratigraphie relevée dans les talus confirme la succession de quatre phases d'aménagements médiévaux.

### Cour du cloître Benoît XII

L'implantation du socle en béton d'une statue monumentale, de près de 150 tonnes a donné lieu à une vérification préalable de la nature du sous-sol, menacé par les tassements, et à une surveillance du décapage superficiel de cette zone (20 m<sup>2</sup>). L'emprise excavée se situe au centre du jardin intérieur du cloître édifié par Benoît XII. L'espace, maintes fois bouleversé depuis vingt ans, conserve des aménagements récents (réseau de conduites céramiques, pavement dallé non daté) et a fourni anciennement de nombreux éléments architectoniques médiévaux (dont plusieurs dizaines de carreaux historiés). Les observations résultant de cette dernière surveillance ne confirment cependant pas les bouleversements profonds attendus. Une surface de cour (datée de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle), de texture chaulée, démontre qu'aucun aménagement végétal ne subsiste à cette époque. Une arase de maçonnerie médiévale, ponctuellement décapée, pourrait témoigner de la présence d'un édifice central, à fonction décorative ou cultuelle, au centre du cloître.

### Tour des Anges

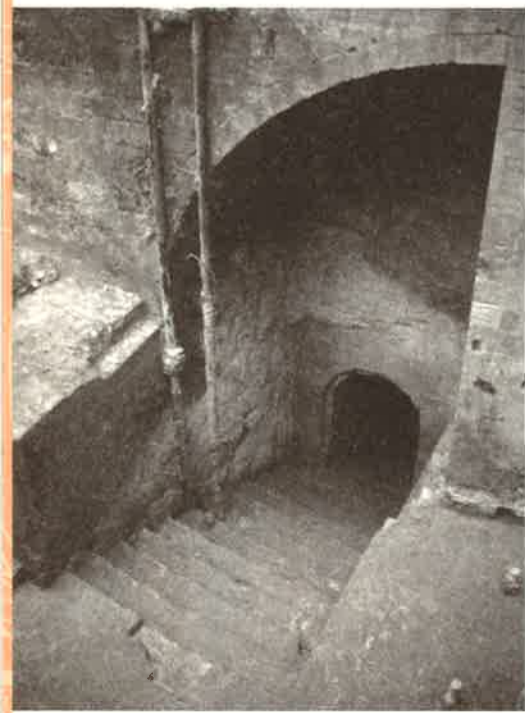
De plus grande ampleur sont les terrassements effectués entre septembre et octobre de la même année, dans l'angle sud-est de la Cour d'Honneur. Ces travaux ont été conduits à la suite du dégagement d'un accès médiéval pratiqué au rez-de-chaussée de la tour des Anges. Ce sous-sol est occupé par une belle salle partiellement creusée dans le rocher, couverte d'une voûte en berceau renforcée d'un arc doubleau supporté par un pilier. Le nettoyage de la cave, qui est mentionnée en 1342 comme un cellier (réserve de tonneaux de vins de Bourgogne), a en effet révélé la présence d'une porte obturée, ouverte dans son mur maître ouest. L'obstruction moderne abattue, un passage comblé, aménagé dans l'épaisseur de la tour fut mis au jour. Cet étroit couloir à voûte rampante protégeait un escalier qui se dirigeait vers l'extérieur des bâtiments. Le dégagement, dans la Cour d'Honneur, a permis de mieux comprendre le dispositif d'accès dans cette direction. L'aménagement monumental exhumé comprend deux volées d'escaliers (d'une largeur de 3 m 10) perpendiculaires, avec palier intermédiaire, porte latérale, murs de façade appareillés montés sur les à-pics du calcaire déroché. L'aménagement permettait de descendre sur 7 m 50 de dénivellation et occupait près de 70 m<sup>2</sup>. Il paraît avoir été conçu en quatre phases au cours du XIV<sup>e</sup> siècle (entre les pontificats de Benoît XII et d'Innocent VII).

Totalement insoupçonné, ce dispositif avait été comblé au début du XIX<sup>e</sup> siècle et était resté scellé par plusieurs centaines de mètres cubes de gravats. Le plan et la description de cet accès n'avaient jamais été dressés. L'escalier a servi d'exutoire aux matériaux de destruction lors l'appropriation du Palais en caserne militaire. Ces comblements se sont avérés très pauvres en mobilier (aucun terrassement de poterie antérieur au XVIII<sup>e</sup> siècle) et remaniés en surface par de nombreuses tranchées. A noter toutefois la présence d'une poche de rejet, contenant un carrelage très homogène issu vraisemblablement d'un seul plancher. Un millier de carreaux usés ont été recueillis (argile réfractaire violette, couverte glaçurée verte ou brune, éléments émaillés historiés). Les décors figurés (héraldiques surtout) et la technique de façonnage incitent à placer ce pavement dans le second quart du XIV<sup>e</sup> siècle (peut-être à l'entour de 1337, date où les commandes sont les plus nombreuses).

Une première enquête sur les textes médiévaux publiés paraît effectivement indiquer une construction primitive de cet escalier et des pièces qui le recouvraient, vers 1337, suivant de peu l'érection de la tour (1335). L'accès desservait également en hauteur la cuisine secrète (privée) du pape, incendiée en 1339 et reconstruite peu après. La recherche paléographique à venir, complétée par une étude architecturale permettra de mieux comprendre la chronologie de ces imposantes constructions, qui éclairent d'un jour nouveau les distributions internes du monument.



Avignon, Rocher des Doms,  
vue du pavement dégagé



Avignon, Palais des Papes, Cour d'Honneur,  
vue de l'escalier médiéval mis au jour